La première fois que ça m'est arrivé, j'ai vraiment eu la frousse.

J'étais dans la cuisine en train de faire mes devoirs parce que je n'aime pas travailler dans ma chambre. Je préfère entendre les bruits de la maison : les émissions à la radio, la musique sur la chaîne hi-fi, maman qui téléphone, même si elle dit que ça me déconcentre et que, vu mes résultats, je ferais mieux de travailler au calme.

Dehors la nuit tombait. Papa n'allait pas tarder à rentrer du travail, enfin c'est ce que j'espérais parce que souvent, l'hiver, il rentre tard. Pas parce qu'il a trop de travail, mais parce qu'il n'en a pas assez. Je m'explique : il est chauffeur de taxi. C'est un métier bizarre. Plus les clients sont rares, plus vous devez travailler longtemps. Enfin, si vous voulez gagner un minimum d'argent.

Bref, c'était le soir, je faisais mes exercices

de maths. Maman me tournait le dos, occupée à éplucher des carottes pour le dîner. Elle n'avait pas de copies à corriger pour une fois (elle est prof d'histoire-géo au collège, pas celui où je vais mais un autre, à l'autre bout de la ville) et s'était mise en tête de cuisiner. Ce qui en soi constituait déjà un phénomène paranormal.

Et c'est là que ça s'est produit.

D'abord je ne m'en suis pas rendu compte, concentré sur mes équations. Mais au bout d'un moment quelque chose m'a paru bizarre : le silence.

Un silence absolu.

Plus de bruit de réfrigérateur et d'appareils électriques dans la maison, plus de voitures, plus de chiens aboyant dans les jardins d'à côté. Plus rien. J'ai eu l'impression d'être sourd.

– Maman, j'ai dit.

Mais maman n'a pas réagi. Je me suis approché d'elle. Elle était immobile. Pareille à une statue. Dans ses mains elle tenait l'économe et la carotte, un bout de peau orange pendait au-dessus de l'évier.

– Maman, j'ai répété dans le silence total.

Aucune réaction. Pas le moindre battement de cils. J'ai senti ma gorge se nouer. Je suis sorti de la pièce.

Dans le salon le chat lui non plus ne bougeait pas d'un poil. Il s'était figé en train de se lécher une patte, sa petite langue rose sortait de sa gueule. Je l'ai caressé pour voir, il était comme mort mais pas mort, son poil était chaud même s'il ne respirait pas.

J'ai jeté un œil aux fenêtres. Dans la rue, deux voitures se croisaient, mais aucune des deux n'avançait. C'est là que j'ai commencé à paniquer. J'ai essayé d'allumer la télé, mais rien ne s'est produit. Je suis retourné à la cuisine, et maman était toujours aussi immobile. J'ai eu beau lui pincer le bras, la chatouiller, la secouer, rien n'y a fait. J'ai regardé l'heure sur le four. J'ai attendu en vain qu'elle passe de 18 h 04 à 18 h 05. Mais elle n'a rien voulu entendre. Je n'y comprenais rien. Je ne savais pas quoi faire. Et surtout, j'avais horriblement peur.

J'ai voulu téléphoner à papa mais ça n'a pas

fonctionné. Alors je suis sorti dans la rue. Les deux voitures n'avaient pas bougé d'un millimètre. Au volant de la première, le conducteur avait un doigt fourré dans le nez. Dans le second véhicule, une femme ouvrait grand la bouche. Je me suis demandé si elle était en train de rire ou de bâiller quand c'était arrivé. Après, je me suis demandé si j'étais le seul à bouger encore ou si, dans d'autres maisons, d'autres gens étaient frappés par le même phénomène.

Le portail des voisins était ouvert. Je suis entré dans leur jardin. J'ai trouvé monsieur Tellier penché sur ses rosiers. Pourtant le soir tombait et on n'y voyait plus grand-chose mais c'était ainsi : quand il n'était pas au travail, monsieur Tellier était toujours fourré dans son jardin. À croire qu'il ne rentrait jamais chez lui. Le plus impressionnant, c'était la branche coupée suspendue dans le vide. J'ai regardé ça un bon moment tellement c'était incompréhensible, tellement ça ressemblait à un de ces tours de magie qu'on voit à la télé.

J'ai poussé la porte de la maison. Dans le

salon, Léa pinçait les cordes de sa guitare mais aucun son n'en sortait. Je n'ai pas pu m'empêcher de la contempler un long moment. Ses longs cheveux noirs. Ses grands yeux verts. Sa bouche. Ses quatorze ans. Elle était belle comme rien d'autre.

Je ne peux pas mentir, j'étais amoureux d'elle depuis des années. Depuis qu'être « amoureux » signifiait quelque chose pour moi, en fait. Même si j'aurais préféré mourir que de l'avouer à qui que ce soit.

Dans ma poitrine, mon cœur s'est mis à battre à toute vitesse. C'était la première fois que je me retrouvais aussi près d'elle. Je pouvais même sentir son parfum. Ça sentait bon la vanille. J'aurais pu la toucher, peut-être même poser mes lèvres sur sa joue mais je n'ai pas osé. Même immobile, elle m'intimidait. Elle était en troisième dans le collège où enseignait maman, voulait devenir musicienne professionnelle et nous appelait « les nains », son frère et moi. Jamais je ne l'avais entendue prononcer mon prénom. Ni m'adresser la parole autrement que pour me dire